

Suzanne, était parti sous les drapeaux de la France. Ils ajoutaient que depuis ce jour Suzanne attendait, avec une constance digne de la foi antique, le retour de celui qui avait promis d'être son époux.

Ce fait n'était guère plus exact que l'assertion des jeunes gens, car la pauvre Suzanne, après avoir attendu des mois et des années, n'espérait plus voir revenir celui qui lui avait promis son nom. Ce qu'il y avait de plus certain dans toutes ces suppositions, c'est que Suzanne, qui possédait une belle âme, un coeur d'élite, regrettait toujours Pierre, et qu'elle n'avait jamais voulu disposer d'une main qu'elle avait promise en échange d'un nom. Les gens du pays, qui ne comprenaient rien, petits ou grands, à la poésie du sentiment, à la religion du souvenir, disaient, les uns que Suzanne était sorcière, les autres qu'elle était folle. Pauvre Suzanne.

II

En 1804, Suzanne, fraîche comme une somme d'api, joyeuse comme une allouette par un beau rayon de soleil, mais pieuse comme une prière d'innocence, passait pour la plus belle et pour la plus vertueuse fille de tout le canton. Les mères la citaient pour exemple à leurs filles ; les pères la désiraient pour épouse à leurs fils ; le curé l'aurait choisie pour Rosière si cet usage eût survécu aux ruines de l'ancien temps, et ce choix, nous devons le dire, dans l'intérêt de la vérité, n'eût excité aucun ombrage de jalousie, car, aimée et estimée par toutes ses compagnes, Suzanne était considérée comme l'ange de la perfection sur la terre. Un soir, Suzanne venait d'atteindre ses dix-sept ans, et c'était l'anniversaire de sa naissance, sa mère, l'embrassant au front avec un redoublement de tendresse et de baisers, lui dit :

— As-tu remarqué quelquefois Pierre Dumoulin ?

— Je crois bien mère ; c'est Pierre qui me dénichait les plus beaux oiseaux et me donnait les plus belles fleurs du printemps ; c'est Pierre qui m'offrait les plus beaux fruits pendant